

GRAINS DE SAGESSE

BULLETIN D'INFORMATION DE L'ASSOCIATION DES PROFESSEURS
RETRAITÉS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Université 
de Montréal

Les anciens sous leur baobab ont renoncé à faire la guerre, à participer aux grandes chasses ou à danser des nuits complètes au son des tambours. Ils se souviennent, racontent, donnent leur avis et distribuent leur sagesse par petits grains. Il nous semble que cela nous convient bien.

LES UNIVERSITÉS SOUS LA LOUPE

Jacques St-Pierre

Jadis, les Romains étaient fiers de certaines expressions devenues « classiques » par la suite telles : « *le sort en est jeté!* », « *veni, vidi, vinci!* ». Aujourd'hui, au Québec, on n'a rien de plus pressé que de remettre en question de précieux acquis. C'est ainsi que l'on annonce la décision d'entreprendre, dans les 100 jours qui viennent, une vaste réflexion au sujet des universités. On y scrutera notamment 1) les objectifs qu'elles poursuivent, 2) leur financement, 3) leur fonctionnement et 4) l'arrimage de leurs activités aux besoins de la société. Puisque l'on ne peut arrêter le progrès, voyons voir! L'UdeM forte de son rôle dans la société québécoise y participera avec grand intérêt.



offerts à sa clientèle (quasi totalité) et, surtout, par la réputation de son personnel enseignant. Cette réputation, reconnue mondialement, a crû rapidement au cours des dernières années, comme en fait foi le classement que lui accordent des organismes internationaux de prestige comme le **Times Higher Education**.

Il est important pour l'UdeM de protéger cet acquis et même d'améliorer les conditions sur lesquelles repose sa réputation. Maintenant considérée comme un établissement de prestige au plan international, elle dispose d'un statut très enviable dans le monde des universités francophones.

Il est patent que les universités québécoises diffèrent les unes des autres en fonction de plusieurs facteurs dont, notamment, leur région d'implantation et les domaines dans lesquels leur corps professoral dispose des qualités et de l'outillage nécessaires pour maintenir le niveau d'excellence requis par les populations qu'elles desservent. En bref, elles n'ont pas toutes les mêmes défis à relever.

Le cas de l'UdeM

L'UdeM se distingue par la diversité des champs d'études

J'invite les membres retraités du corps professoral – et tout particulièrement ceux groupés sous la bannière de leur association – à apporter leur témoignage quant à l'influence que l'UdeM exerce dans la société.

Le témoignage des « anciens » exercera d'autant plus d'influence qu'il reposera sur des faits, sur des éléments dont la pertinence n'est plus à démontrer et sur des gestes de notoriété internationale posés par les artisans mêmes de cette réputation.

INVITATION À NOUS FAIRE PART DE VOS SOUVENIRS

Pour ce numéro spécial (le numéro 25) des Grains de sagesse, j'ai demandé à quelques collègues de nous faire part de leurs premiers contacts avec l'Université de Montréal. Toutes les personnes sollicitées ont accepté avec enthousiasme de nous raconter leurs souvenirs. Je les en remercie vivement. J'en ai aussi profité pour revoir la facture des Grains de sagesse. Compte tenu de l'espace fort limité de ce numéro, je n'ai évidemment pas pu faire appel à tous les collègues qui ont fait de l'Université de Montréal ce qu'elle est devenue, une grande université dont la réputation est maintenant de calibre international. Cependant, pour faire suite à ce numéro des Grains de sagesse, c'est avec plaisir que nous accueillerons, dans notre site web, les réflexions de tous les collègues qui voudront bien nous faire parvenir un texte. Racontez-nous vos premières expériences à l'Université de Montréal, ou faites-nous part de vos réactions aux textes de ce numéro des Grains.



Jean-Robert Derome

CELLE QUI A MIS PIAGET AU MONDE AU QUÉBEC

Entrevue avec Thérèse Gouin-Décarie

par Jean-Pierre Proulx

Thérèse Gouin-Décarie est sans contredit la mère de la psychologie de la petite enfance au Québec. En 1942, elle compte parmi les six premiers étudiants de l'Institut de psychologie de notre université et y enseigne dès 1949. Elle y mènera une carrière brillante jusqu'à sa retraite en 1991. Sa thèse de doctorat, *Intelligence et Affectivité chez le jeune* (1961), la fera connaître internationalement.



En 1942, l'Institut de psychologie fait partie de la faculté de philosophie, alors un fief des Dominicains. Son fondateur, le père Noël Mailloux, appartient à cet ordre. Il s'intéresse à Freud. Il le fait lire à ses étudiants malgré l'index dont le psychanalyste est frappé. Habile, le père Mailloux, a comparé la pensée du célèbre Autrichien à celle de Thomas d'Aquin! L'évêché renouvelle annuellement l'autorisation.

C'est dans ce milieu très « canonique » que Thérèse Gouin-Décarie entreprend sa carrière à une époque entièrement tournée vers la psychologie clinique. D'ailleurs, le père Mailloux analyse plusieurs de ses propres étudiantes, chose aujourd'hui impensable. En fait, en 1942, « on est, en psychologie, avant le début du monde », dit Mme Gouin-Décarie. « Mais il y avait une ferveur intellectuelle sans pareil. On ignorait où on allait, mais avec un désir de connaître et une liberté extraordinaire ».

Le père Mailloux est le seul professeur permanent. S'y ajoutera bientôt l'abbé Irénée Lussier, le futur recteur de l'Université. Mailloux invite encore deux professeurs étrangers : Gregory Zilboorg, un juif russe réfugié à New York, un spécialiste de la maladie mentale, et Miguel Prados, un neuro-psychiatre qui a fui le régime de Franco.

En 1948, Mme Gouin-Décarie s'envole pour Paris pour y faire des stages, notamment avec Françoise Dolto. C'est là que, le 24 décembre, à Notre-Dame, elle épouse Vianney Décarie. Ce disant, son sourire s'illumine! Le célébrant n'est nul autre que le père Marie-Dominique Chenu, cet éminent théologien à l'esprit libre qui se méritera aussi l'index!

À son retour en 1949, elle devient chargée de cours à l'Institut et enseigne « *Les écoles nouvelles* ». Cette même année, elle lit *La construction du réel chez l'enfant* de Piaget. Elle le rencontre en 1954 et lui expose son projet de thèse de doctorat : comparer expérimentalement le développement des nourrissons à partir des théories respectives de Freud sur l'affectivité et de Piaget, sur l'intelligence. Ce dernier est ravi. Il s'était contenté d'observer ses trois enfants. Mme Gouin-Dé-

carie, elle, obtient des données portant sur quelque 100 nourrissons.

Sa thèse défendue, elle part en Suisse. Piaget la conduit chez Delachaux et Niestlé. On la publie, mais on oublie d'imprimer la préface de Piaget. Pour le lancement, on doit l'encarter à la main! « *Je lui dois ma carrière* », ajoute Mme Gouin-Décarie. Piaget reviendra à de multiples reprises à Montréal. Il n'y a pourtant jamais en-

seigné, ni donné de séminaires. Il se contente de rencontrer les collègues. « *Il était épuisant* », se souvient-elle. Des collègues l'hébergeront, mais pas les Décarie, car on compte déjà trois enfants à la maison.

« *Qui d'autre encore fut signifiant dans votre carrière?* ». « *Mon mari* », répond-elle spontanément. Vianney Décarie est le premier professeur laïque de la faculté de philosophie. Il a défendu un doctorat d'État de la Sorbonne sur Aristote. « *Il était, dit-elle, d'une grande rigueur intellectuelle. Il apprenait des langues modernes pour pouvoir lire ses collègues dans leur langue d'origine. Il ne tolérait pas l'incompétence. Aussi, voulait-il que je sois moi-même une intellectuelle compétente. Il a même tenté de m'apprendre l'allemand pour que je puisse lire Freud dans le texte. Mais l'enseignement n'était pas tout. J'ai exercé, comme lui, des fonctions administratives, car à son dire, il fallait de multiples façons servir notre université* ».

« *Et mon mari m'a aussi beaucoup aidée comme père de famille auprès de nos quatre enfants. Et si j'ai épousé l'homme que j'aimais, après 60 ans, je peux dire que j'aimais l'homme que j'ai épousé.* »

Elle a aussi bien connu Paul Ricoeur, fréquemment invité à la faculté de philosophie. « *Il ne voulait pas aller à l'hôtel, alors il habitait le plus souvent chez nous. Il m'a influencé par son intelligence et sa foi. Brillant, c'était un croyant ardent. Il participait aussi aux échanges avec nos enfants. Pour eux, il était M. Tournesol* ».

Et qu'est devenue aujourd'hui la psychologie? Elle s'est largement diversifiée, répond-elle, comme le révèle la complexité des programmes et de ses axes de recherche de son département, sans compter la présence de plusieurs centres de recherche.

Et l'Université? Mme Gouin-Décarie se rembrunit. Elle se désole de ce qu'a produit la course aux subventions. « *Tout homme veut naturellement connaître. Ainsi commence la Métaphysique d'Aristote, rappelle-t-elle. Mais l'Université n'a plus comme but la connaissance. Elle s'est commercialisée* ».

Dont acte.

SOUVENIRS, SOURIRES, SOUPIRS...

Guy Rocher

J'ai connu l'Université de Montréal en décembre 1934. Un cousin et moi sommes montés dans la montagne pour y glisser avec notre traîneau, à partir de la rue qui s'appelait encore Maplewood.

Nous avons subitement été sidérés d'apercevoir, à travers les arbres, un immense immeuble perdu dans la forêt. Au retour à la maison, ma tante nous a dit : « C'est l'Université de Montréal, la construction est arrêtée. Ça reprendra. » Ma tante était une optimiste!

En 1944, j'y entrais comme étudiant en droit : toute l'Université n'occupait que la moitié Est du Roger-Gaudry : la partie Ouest attendait l'hôpital universitaire. Entre les deux trônait le restaurant de Valère, où se croisaient les étudiants — et quelques étudiantes — de toutes les facultés. Les anciens d'un même collège s'y retrouvaient pour des repas interdisciplinaires. Certains confrères émergeaient directement de la salle de dissection, tandis que nous sortions d'un cours de Maximilien Caron sur le droit romain. Je ne pouvais alors ni croire ni m'imaginer que j'allais passer une grande partie de ma vie (de 1960 à aujourd'hui) dans cette institution, qui m'apparaissait acceptable ou passable pour la vie d'étudiants, mais sans intérêt pour y faire carrière.

Mes deux années de doctorant à Harvard ont changé ma vie : j'ai vécu dans ce qu'était une grande université et je me suis dit que c'est au développement d'universités dignes de ce nom au Québec que je voulais, que je devais apporter ma part — si modeste soit-elle. J'avais trouvé un sens à ma vie.

J'évoque ces souvenirs très (trop!) personnels pour mettre en lumière les pas de géants qu'ont faits les universités — la nôtre et d'autres ailleurs — depuis la Deuxième Guerre mondiale. Nous avons été, nous sommes toujours témoins d'une mutation inédite dans toute l'histoire de l'humanité : l'accessibilité de l'université à un nombre toujours croissant de jeunes et de moins jeunes, de femmes autant que d'hommes.



Cela fait partie de la grande aventure de la démocratisation de notre système d'éducation. Une aventure qui fait sourire, car elle est une source d'espoirs pour une partie de l'humanité qui émerge d'un analphatisme bien des fois millénaire. Mais elle fait aussi soupirer, parce que le passé ne nous a laissé aucun modèle pour la réussir. Nous avançons sans carte routière pour nous guider sur une terre inconnue.

Il y a donc des ratés, c'est inévitable. Les vieux réflexes d'un système d'éducation essentiellement élitiste sont encore bien présents. Auxquels s'ajoute la mentalité de consommation apportée par la prospérité des dernières décennies et par conséquent la banalisation du consommateur-payeur, du prix à payer pour s'instruire, du profit personnel qu'on retirera de cet « investissement » sur son avenir.

Le Zeitgeist néo-libéral, que nous avons vu surgir dans les années 1980-1990, a évidemment infiltré notre vie universitaire, avec sa conception de l'économie du savoir, ou du savoir pour l'économie. Le savoir est devenu l'objet de toutes les voracités; militaires, gouvernementales, industrielles, idéologiques.

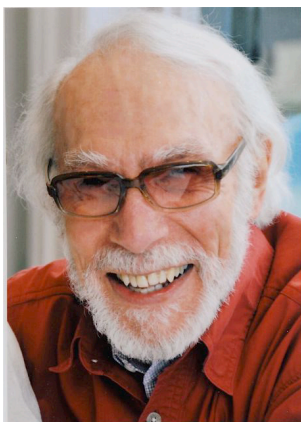
À cause de tout ceci et de tout cela, je me suis assez identifié à l'Université de Montréal — et à la vie universitaire — pour l'aimer et la détester selon les jours, pour la louer et la critiquer, pour m'en éloigner quelque temps avec plaisir et y revenir avec enthousiasme.

Quand on voit les choses dans cette perspective, on peut admirer le chemin parcouru, ne pas trop s'étonner des essais et erreurs, et continuer à réfléchir à l'avenir de nos institutions universitaires dans un esprit positivement critique. C'est dans cette attitude que, pour ma part, j'ai entendu la voix de la « révolte étudiante » du printemps érable et que j'y ai répondu. J'espère que cette voix ne restera pas sans écho.

CETTE INTERACTION EFFICACE QUI REFONDE CONSTAMMENT L'UNIVERSITÉ

Michel Plourde

Quand je suis arrivé à l'Université de Montréal, en 1966, à l'âge de 35 ans, après sept années d'enseignement et neuf années d'études et d'expérience dans d'autres universités (Ottawa, Sorbonne, Laval), j'avais déjà acquis une certitude qui ne m'a jamais quitté et qui a fondé toute mon action universitaire : l'égale importance de la recherche et de l'enseignement, surtout dans une université qui se dit « de recherche ». Car la recherche est un bien qui appelle le partage et doit contribuer au progrès de tous. Et l'enseignement qui n'est pas inspiré par la recherche (et qui ne débouche pas au moins sur un esprit de recherche personnelle) ne peut pas être qualifié d'universitaire.



grande région de Montréal, nous avons ouvert des « cours hors campus » pour permettre aux enseignants d'accéder aux études supérieures. J'ai pris l'initiative de réunir les doyens des universités francophones du Canada et nous avons lancé la *Revue des sciences de l'éducation*, revue à contributions scientifiques internationales. En 1978, à la fin de mes deux mandats comme doyen, le nombre de professeurs de la Faculté détenant un doctorat atteignait 70 sur 85, le taux le plus élevé des facultés d'éducation des universités canadiennes, à l'exception de Simon Fraser. Le nombre d'étudiants inscrits aux programmes de 2e et 3e cycles avait doublé (de 476 à 909), et la moitié des professeurs étaient désormais engagés dans des activités de recherche, grâce au travail d'un vice-doyen à la recherche dont j'avais obtenu le poste lors de mon second mandat.

Comme doyen, les priorités que j'avais fait accepter par la Faculté (en particulier la priorité « SUP ») visaient à faire en sorte que les qualifications professorales, les programmes de premier cycle, les études supérieures et l'engagement dans la recherche soient tous tributaires de cette essentielle dynamique interactive entre recherche et enseignement, même dans notre Faculté à orientation professionnelle.

En second lieu, je voulais que la Faculté des sciences de l'éducation, dont la fondation en 1965 revient à mon prédécesseur Gabriel La Rocque, réponde vraiment aux exigences de qualité fixées par le Rapport Parent – auquel a travaillé activement notre collègue Guy Rocher – en vue du rattachement à l'Université d'un domaine d'études et d'intervention trop souvent déprécié et tenu à l'écart.

Enfin, je m'étais donné le défi de faire reconnaître l'importance et le « droit de cité », à l'intérieur des structures et des préoccupations de l'Université de Montréal, d'une Faculté de pédagogie d'abord et, plus largement, d'une pédagogie universitaire ouverte à tous les professeurs, comme condition d'une interaction efficace entre la recherche et l'enseignement.

J'ai obtenu du vice-recteur André Archambault un budget d'urgence pour l'envoi de professeurs aux études. Avec le soutien des commissions scolaires de la

Comme directeur du Service pédagogique (1985-1987) et vice-recteur adjoint responsable des programmes de premier cycle (1987-1990), ma « passion » pour l'enseignement en lien avec la recherche trouvait à s'exercer à la grandeur de l'Université. Avec Michel Trahan (mon successeur à la Faculté et futur vice-recteur exécutif), j'ai mis sur pied un comité interfacultaire de six professeurs, qui a préparé et tenu un vaste sondage sur l'enseignement auprès des professeurs de l'Université de Montréal, suivi d'un important colloque de deux jours, intitulé *L'enseignement compte-t-il à l'Université de Montréal?* et présidé par le recteur Gilles Cloutier en avril 1987. Cette opération d'envergure a fourni des données extrêmement intéressantes sur les perceptions et les recommandations des professeurs de l'Université de Montréal (selon leur secteur disciplinaire et leur rang professoral) concernant l'enseignement et la recherche dans la carrière universitaire.

J'ai livré ces données lors d'une communication à l'ACFAS le 22 mai 1987 : elles ont servi d'inspiration à plusieurs universités canadiennes (en particulier Ottawa), et elles ont été répercutées dans des forums internationaux comme *La Revue d'Éducation médicale* (Paris), *Éducation permanente* (Paris), et le *congrès de Montpellier de l'Association internationale de pédagogie universitaire* (AIPU). À l'Université de Montréal, après le Rapport

remis au recteur par le Comité du sondage et du colloque, l'opération a abouti à la création d'un fonds de soutien à l'excellence dans l'enseignement et à un « cadre d'action » sur *L'enseignement à l'Université de Montréal* présenté à l'Assemblée universitaire en février 1989.

Suivant la recommandation de 85 % de ses professeurs, l'Université de Montréal marquait ainsi sa volonté de valoriser l'enseignement et de lui accorder autant d'importance que la recherche dans la carrière universitaire. La position qu'elle prenait à cet égard en faisait un chef de file et traçait l'avenir. Elle venait deux ans après le livre-manifeste du président de Harvard, Derek Bok, *Higher Learning* (1986) et avait lieu presque en même temps que la déclaration de la Carnegie Foundation : « *At every research university, teaching should be valued as highly as research, and good teaching should be an equally important criteria for tenure and promotion* » (E.L. Boyer, 1988).

Dans un article publié en 1994 dans *L'évaluation en action*, je m'en prenais à l'évaluation des universités faite par la *Revue Maclean's* : bien que les évaluateurs se soient dits très préoccupés de la qualité de la formation, aucun des 22 critères d'évaluation retenus ne touchait directement cette mission fondamentale de l'université. Vingt critères portaient sur les intrants ou ressources, et deux sur les extrants ou résultats, mais aucun sur le processus. À quand, me disais-je, une évaluation des universités qui plongera au cœur de l'acte pédagogique, fondé sur le lien réel entre recherche et enseignement, et sur l'interaction dynamique entre professeur et étudiants? Les critères ne manquent pourtant pas! À eux seuls, les étudiants sont capables de nous en fournir quelques-uns!

Après les perturbations étudiantes de « Mai 68 » et des campus américains, nous sentions tous le besoin de comprendre ce qui s'était passé. À titre de président de l'*Association des professeurs d'éducation des universités du Québec* (APEUQ), j'avais organisé à l'Université de Montréal, en 1970, un cycle de trois conférences sur *L'enseignement supérieur : bilans et prospective* (publiées aux PUM), avec Léon Dion, Edward Sheffield et Paul Ricoeur, doyen de Nanterre qui avait été durement malmené par les étudiants. Plusieurs des propos de ce

dernier m'avaient frappé : « *Je suis persuadé de deux choses en apparence contradictoires, disait-il : d'une part, la politique est entrée dans l'université et n'en sortira plus; mais, d'autre part, la politisation de toutes les décisions, principalement sur le plan de la nomination et du contrôle des enseignants, est un facteur de mort pour l'université. Entre ces deux convictions, la voie est étroite* ». Et à la question de savoir comment vivre cette contradiction, il répondait : « *Je ne vois qu'une issue : inventer la manière proprement universitaire de faire de la politique. Si nous ne l'inventons pas, alors nous ne viendrons pas à bout des formes "sauvages" de la contestation qui sont précisément la caricature de ce qu'il faudrait faire et de ce que l'on ne fait guère* ».

Souvenons-nous des années 1980 : les étudiants de certaines facultés procédaient unilatéralement à l'évaluation de leurs profs et affichaient les résultats aux yeux de tous, au risque de compromettre la carrière de certains professeurs. Leurs échelles et leurs critères ne répondaient pas aux normes d'une véritable évaluation pour les objectifs qu'ils recherchaient. Le Service pédagogique leur a lancé une invitation et ils sont venus s'asseoir avec nous pour revoir toute leur procédure. En même temps, nous avons apporté aux diverses facultés l'assistance nécessaire pour construire leurs propres échelles d'évaluation. Et le problème s'est réglé de lui-même, quand les étudiants ont constaté que les facultés prenaient maintenant la relève.

L'analyse de notre « Mai 68 » des derniers mois pourrait peut-être faire apparaître la nécessité d'un petit secteur de recherche et d'enseignement sur la « participation étudiante » : sa nature, son contenu, sa nécessité, ses modalités, ses limites. Il faut avoir des idées claires si nous ne voulons pas réduire nos relations avec les étudiants à une négociation d'inférieurs à supérieurs. L'université d'aujourd'hui ne peut plus se contenter de transmettre des connaissances : l'enseignement issu de la recherche doit aussi fournir aux étudiants les outils pour la vie et les « façons de faire » qu'ils recherchent avidement. Le jeu politique fait partie de ces outils, tout comme la liberté de s'exprimer et l'accès à toutes les sources d'information.

AU HASARD DE LA MÉMOIRE

Benoît Lacroix

L'Université, un lieu privilégié de ma vie — j'ai 97 ans — en ce sens qu'elle occupe encore une portion majeure de mes souvenirs les plus heureux. Pour se souvenir de qui? De quoi?

Ma première mémoire se porte vers mes étudiants — déjà en 1945 — à la Faculté de philosophie et à l'Institut d'études médiévales, mon lieu préféré d'atterrissage. Ce sont Vianney Décarie, Paul Lacoste, Germaine Crompt et, tant d'autres déjà partis aussi, le Père Fernand Lindsay, s.j. (Festival de musique de Lanaudière), Micheline Legendre (Marionnettes de Montréal). Comment choisir parmi les survivants quand on les a aimés tous et toutes? Jacques Brault, Jean-Louis Roy (Le Devoir), Georges Leroux, Serge Lusignan, Gilles Plante et Jean Gagné (Ensemble Claude-Gervaise), etc.



Chailley, Georges DeDurand, Étienne Gilson, Henri-Irénée Marrou, Philippe Verdier, Paul Vignaux (France), Mgr Philippe Delhaye, Jan de Groot, Jacques Heyen (Belgique), Pietro Boglioni (Italie), Nicolas Oikonomides (Grèce).

Quant aux collègues de l'administration, il faut savoir qu'en cours de route l'université a multiplié les pouvoirs annexes et les structures administratives, v.g. nouveaux départements, instituts et modifications de statuts, création d'unités syndicales, nouveaux édifices même. L'université devient peu à peu un « état » dans l'état. Ce qui était au début un « collège » d'étudiants et de professeurs, est devenu une université tri-dimensionnelle. En même temps, la présence féminine sur le campus a plus que triplé. Ceci aussi a

modifié toute la vie de l'université qui ne s'en porte que mieux...

En deuxième lieu, les collègues, ceux à qui cet Institut d'études médiévales (1942-1993) doit tout son prestige à l'époque et qui seront au cœur d'une monographie en préparation par une ancienne de l'Institut, l'auteure Giselle Huot du Québec, les professeurs Gilles Bazin, Pietro Boglioni, Jacques Ménard, Bruno Roy, Claude Sutto, etc. Il faut préciser que ces collègues de l'Institut d'études médiévales ont été engagés par l'université au nom de leurs compétences, et quelles que soient leur nationalité ou même leur religion, même si à l'époque l'Université de Montréal est officiellement catholique romaine (1920-1967). Ce sont en plus du P. Louis-Marie Régis, le professeur Raymond Klibansky (Oxford et McGill), le P. Georges Chehata Anawati, (Le Caire), le rabbin Chaim Denburg, Jacques

Je me souviens des premiers temps où il se trouvait des secrétaires d'université et de départements qui donnaient littéralement leur vie à l'institution universitaire. Qui pourrait oublier dans ce sens, les PP. Albert-M. Landry, directeur des Publications et Raymond-M. Giguère, fondateur de la Bibliothèque de l'Institut d'études médiévales, Messieurs Marcel Faribault et Léon Lortie pour ne citer que ces quelques exemples?

Mais non! Il ne s'agit pas d'idéaliser un passé révolu, mais tout simplement de dire ma reconnaissance à tant d'amis et tant de collègues dont plusieurs demeurent pour moi des modèles de générosité et de vérité académique .

LA NAISSANCE DU DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Norbert Lacoste

C'est Aristote qui disait : « on ne connaît bien que ce que l'on a vu naître ». Nous sommes en 1947. Je suis vicaire à la paroisse de la Cathédrale de Montréal. Mgr Joseph Charbonneau, Archevêque de Montréal et Chancelier de l'Université de Montréal m'aborde : « Voulez-vous étudier? » « Oui, mais en quelle matière, théologie, philosophie, droit canon? » « Non, en sciences sociales, vous irez en Belgique à l'Université Catholique de Louvain. Il y aura de grandes transformations au Québec. Il vous faut comprendre ce qui va se passer! »



Parmi les nombreux cours qui nous sont offerts : en droit, histoire, économie, statistique, psychologie sociale, il y a un cours de sociologie donné par le Chanoine Jacques Leclercq qui vient de faire paraître un volume « Introduction à la sociologie ».

Durant les trois années d'études à Louvain, je profite des vacances pour visiter l'Europe, la Terre Sainte et le Proche Orient. Je rencontre à Rome, à Pâques en 1950, le nouvel Archevêque de Montréal, Mgr Paul-Émile Léger, sulpicien et recteur du Collège Canadien à Rome. Il nous

Je pars donc rejoindre un ami et confrère Charles Mathieu qui est en seconde année d'études pour sa licence en sciences politiques et sociales.

invite à continuer nos études en sciences sociales malgré les circonstances nébuleuses entourant le départ de Mgr Charbonneau.

Suite page 7

De retour à Montréal, à l'automne 1951 je suis nommé professeur à plein temps à l'École des sciences sociales fondée par Édouard Montpetit et maintenant dirigée par Esdras Minville qui est également directeur de l'École des hautes études commerciales située à l'époque au Carré Viger.

En partageant son bureau en fin de journée, j'ai eu l'occasion d'écouter le récit de ses expériences : « *le temps le plus utile de ma vie est celui que j'ai consacré à la vulgarisation* ». J'ai retenu ce conseil pour le temps de ma retraite.

Mais pour l'instant, ce qui me préoccupe c'est le développement de la sociologie : recruter des professeurs, enseigner aux étudiants, entreprendre des recherches en sociologie urbaine et en sociologie religieuse pour préparer ma thèse de doctorat qui sera soutenue à Louvain le 16 juillet 1958.

Dès le 15 mars 1955, le recteur de l'Université de Montréal Mgr Irénée Lussier fonde la Faculté des sciences sociales avec quatre départements : Relations industrielles et Service social qui existaient déjà et les nouveaux départements d'Économie avec André Raynault et de Sociologie qui m'est confié. En 1960, Guy Rocher me succède à la tête du département de



sociologie.

Après près de 60 ans, le département de sociologie a formé de nombreux étudiants et publié de nombreuses recherches expliquant l'évolution de la société québécoise dans le monde d'aujourd'hui. (1)

Si la sociologie nous permet de comprendre la prophétie de Mgr Charbonneau en 1948, elle demande à être insérée dans une vision plus large du monde qui postule une recherche sur l'héritage de culture et de foi reçu des ancêtres.

Une récente conférence au dîner-causerie de l'Association des professeurs retraités de l'Université de Montréal en astronomie sur la recherche de la vie dans l'Univers nous invite à éclairer notre recherche à la lumière de la foi. Cette préoccupation réalise la belle devise de l'Université de Montréal « *Fide splendet et Scientia* : Elle brille par la foi et la science ».

(1) Pierre Pagé : *Claude Ryan, un éditorialiste dans le débat social*. Chapitre 7, *une conversion au réel : trois enquêtes sociologiques*, Lacoste, Moreux, et Carrier. Fides 2012.

LES COLLÈGUES PUBLIENT

Jacques Boucher

Notre collègue (mon ami) Jean Cléo Godin assurait depuis 2002 la chronique de « nos livres » dans les Grains de sagesse. Merci Jean Cléo et bonne retraite.

J'assure l'intérim et suis à la recherche d'une relève (avis, avis).

Un hasard. Le premier livre dont je rends compte est précisément celui de Jean Cléo, le dernier d'une trilogie écrite au « Je-il », afin de brouiller les pistes, un peu : *Le Mal de père* (2010), *Le Destin d'Anastasia* (2011), *Léo à l'envers à l'endroit* (2012) chez Del Busso. Le père, la mère, lui. Un beau projet de retraite : dire à nos proches et à nos amis tout ce qu'il a fallu apprendre avant de devenir un membre de l'APRUM, un retraité de l'UdeM!

Apprendre à vivre, à survivre parfois, à lutter contre le mal de vivre et la peur de ne pas être à la hauteur des « grands » esprits que l'on côtoie dans cette « grande » université. La



route est longue quand on vient d'une famille où il n'y a pas un seul livre! Trouver l'endroit, vivre aussi l'envers. Léo naît en 1936; il perd son père à l'âge de trois ans. Évidemment, il faut venir à Montréal; Anastasia, sa mère, la princesse acadienne, a compris qu'il FAUT venir à Montréal. Une autre histoire qui commence par un paradis perdu. Si l'on veut apprendre Mauriac, Bosco, Virgile et Marie-Claire Blais, si l'on veut apprendre à regarder la vie par les portes à peine entrouvertes, apprendre à commencer ses phrases par « *Monsieur le doyen* », on plonge, on risque de se noyer, mais on apprend. Au département d'études « françaises » (!) de l'UdeM, à l'arrivée de Léo, tout le territoire était déjà couvert; il restait à

apprendre la littérature québécoise. Pourquoi pas?

La Révolution tranquille n'est pas que le Rapport Parent ou la Manic; c'est aussi une littérature qui se crée sous nos yeux, une littérature de déracinés qui se cherchent un ancrage et une

identité, à la recherche de l'impossible paradis perdu, comme Léo. Une littérature hésitante dont il faut témoigner devant les étudiants, devant les collègues, devant la « vraie » littérature.

Il faut de l'audace à cette époque pour exporter la littérature québécoise en France, en Pologne, en Afrique! Prendre son envol, celui de « sa » littérature, oser être Léo et Éole, regarder les choses de haut, un privilège, un refuge et un refus. Oublier ses angoisses, faire semblant; et quand on a envie de se cacher, jouer les grands profs!

Cela ne s'arrête jamais. Il faut aussi apprendre à être retraité, à regarder par-dessus son épaule sans regarder derrière, sans regretter ce qui a été fait et surtout ce qui ne l'a pas été. Apprendre à se calmer, à faire la paix avec soi-même d'abord, avec le silence qui s'installe et finir par prendre toute la place. Un beau parcours, un beau livre.

Avec le livre d'Yvan Bordeleau intitulé *La démocratie, une affaire de tous. Redécouvrir le vrai sens de la politique*, Liber 2012, nous sommes à première vue aux antipodes des « Confessions » de Jean Cléo Godin. En fait les deux démarches se rejoignent.

Yvan Bordeleau a été prof de psycho des organisations et directeur de son département; c'est là que je l'ai connu alors que, comme doyen de la FES, je cherchais à comprendre et à réconcilier les deux mondes : l'envers de la psychologie fondamentale et l'endroit de la psychologie clinique, à moins que ce ne soit le contraire.

Puis, en 1989, il a fait le saut en politique et a siégé à l'Assemblée nationale pendant 18 ans, jusqu'en 2007; comme projet de retraite, il a alors décidé d'appliquer ses connaissances en psychologie des organisations au monde de la politique. Voilà le livre. Un retour sur les deux grands volets de sa vie, un regard neuf, une synthèse, comme Jean Cléo. Un cadeau qu'il nous fait. Démocratie 202.

J'écris ces lignes le 6 novembre 2012; avant-hier, la Commission Charbonneau nous dévoilait les dérives scandaleuses de la démocratie municipale; hier, le maire Tremblay démissionnait, « persuadé » qu'il est une victime innocente de l'injuste démocratie; aujourd'hui les Américains votent dans un chaos de milliards de dollars, un tsunami de mensonges et d'injures. Une autre lutte des classes, à visage découvert. La



démocratie, vraiment???

Yvan Bordeleau y croit. Il croit surtout qu'il peut nous aider à comprendre, en superposant ses connaissances théoriques et son expérience pratique. Il croit que cette démocratie qui chemine depuis 25 siècles est la meilleure solution (ou la moins mauvaise, selon Churchill) et qu'il vaut la peine de l'améliorer. Ne pas céder au cynisme. *Yes we can*. Plusieurs hommes, et encore davantage de femmes politiques, sont sortis

très blessés de leur aventure; nous avons tous connu de ces hommes et de ces femmes remarquables qui ne peuvent plus acheter un litre de lait au dépanneur sans se faire injurier. Un autre triste aspect de notre société de consommation et de notre démocratie!

De notre auteur, je cite deux paragraphes dont vous comprendrez la pertinence en ce 6 novembre 2012.

« En politique, le refus de reconnaître ses erreurs, bien qu'il soit absolument irréaliste, est fortement ancré dans les mentalités partisans et dans l'importance accordée à une image d'infailibilité. Nous pouvons aussi faire l'hypothèse que les politiciens, constamment sous l'œil de l'opposition officielle, des médias et du public, se sentent excessivement vulnérables et que tout aveu d'erreur de leur part se transforme en jugement lapidaire dévastateur quant à leur compétence, leur intention ou leur honnêteté. À tort ou à raison, dans ce milieu sans pardon, une réputation peut être rapidement détruite » p.177. C'est le psychologue qui parle.

Puis, au sujet du rôle des médias : *« À force de chercher avidement partout l'incompétence ou la malhonnêteté en politique, les médias finissent par encourager les citoyens à se déresponsabiliser, à se désintéresser de cet univers et à faire preuve de cynisme. Pourquoi devrions-nous être responsables et solidaires si nos dirigeants politiques ne le sont (supposément) pas? Cela peut même avoir pour effet de banaliser l'inacceptable et d'accroître le nombre de comportements irresponsables, tels le travail au noir, la fraude fiscale, les conflits d'intérêts et l'abus des programmes gouvernementaux. Bref, profiter du système en place sans se préoccuper des conséquences. N'agit-on pas ainsi de façon à rendre la gouvernance des sociétés impossible? »* p. 252. Ici, c'est l' amoureux de la démocratie qui parle.

Merci Jean Cléo, merci Yvan.

INFORMATION

Courrier électronique : aprum@assoc.umontreal.ca; téléphone : (514) 343-7635

Rédaction : Jean-Robert Derome

Site Web de l'APRUM : <http://www.APRUM.UMontreal.CA>

Courrier : APRUM, Université de Montréal, C.P. 6128, succ. Centre-ville, Montréal, H3C 3J7

Infographie : Jean-Robert Derome

Note : les textes n'engagent que la responsabilité des auteurs

Dépôt légal à la Bibliothèque nationale du Québec - Novembre 2012